

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

REVUE

Sociale Catholique

Secrétaire de la Rédaction : MAURICE DEFOURNY

1912-1913



LOUVAIN
INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE

1, rue des Flamands, 1

1913

L'ÉDIT DE MILAN (313).

L'Église catholique célébrera en 1913 un anniversaire qui ne peut laisser indifférent aucun peuple civilisé. En cette année, au mois de juin, il y aura seize cents ans que fut promulgué l'Édit de Milan, qui reconnut le droit du christianisme à l'existence et qui mit fin à trois siècles de persécution. L'histoire du monde n'a pas, en dehors de la Rédemption, une date plus fatidique, ni un événement d'une plus immense portée. Toute la civilisation moderne avec ses seize siècles de grandeur et de beauté est en germe dans l'Édit.

Avant 313, il n'y a pas eu de place dans ce monde pour l'Église de Dieu. Elle y était hors la loi, et mise sur le même pied que les cultes abominables importés d'Orient, contre lesquels s'exerçaient de temps à autre les rigueurs de la police romaine. Désignée à l'horreur et au mépris de la conscience publique, elle était, selon la parole du plus grand historien de l'antiquité, un objet de haine pour le genre humain. Contre elle, tout était permis, aucun châtiement n'était trop cruel pour ses fidèles. Les empereurs n'avaient pas de tâche plus noble que celle de travailler à l'exterminer. Depuis Néron, le sinistre cabotin qui fit illuminer ses fêtes nocturnes dans les jardins du Vatican par des chrétiens enduits de poix et convertis en torches vivantes, jusqu'à la brute illettrée qui répondait au nom de Galère et que les lauriers de Néron semblent avoir empêché de dormir, le sang chrétien a coulé comme un fleuve. Le fer et le feu ont été à l'œuvre sans relâche ; les supplices les plus raffinés ont sévi ; ni la jeunesse, ni l'innocence n'ont été épargnées, d'un bout à l'autre du monde a retenti le cri sauvage : « Les chrétiens aux bêtes ! » Avec les bourreaux ont travaillé les pamphlétaires, qui ont recouru à l'arme du ridicule, ou manié de préférence celle de la calomnie. Les chrétiens se sont vus accusés à la fois de l'idolâtrie la plus abjecte et de l'immoralité la plus monstrueuse. Selon la formule chère à un fanatique moderne, on voulait, n'ayant pu noyer l'Église dans le sang, l'étouffer dans la boue.

Et voilà que soudain, à l'heure où le vœu impie semblait sur le point de devenir une réalité, l'Église catholique sortait des cata-

combes, rayonnante de jeunesse et de beauté, et prête à prendre la succession du vieux monde corrompu qui avait rêvé de mener ses funérailles. Un renversement prodigieux des situations avait lieu : la proscribite d'hier montait sur le trône des Césars, l'univers devenait chrétien, la parole du Maître se vérifiait : « Ne craignez rien, petit troupeau, moi j'ai vaincu le monde ».

Comment s'était produite cette merveilleuse péripétie ? Les historiens contemporains vont nous l'apprendre.

C'était au cours des luttes acharnées que se livraient, pour la possession exclusive du pouvoir, les membres de la tétrarchie créée par Dioclétien. Constantin et Maxence, restés en face l'un de l'autre, allaient vider sur les bords du Tibre la querelle dont l'issue vaudrait à l'un la mort, à l'autre l'empire. Maxence était le représentant de toutes les souillures de la société païenne ; Constantin, à son insu, était déjà travaillé par l'inspiration d'un esprit nouveau. Qui allait l'emporter ? Le misérable Maxence demandait le secret de l'avenir aux entrailles des animaux et même, dit-on, faisait disséquer des femmes et des enfants. Constantin, qui avait déjà dit adieu aux superstitions païennes, restait livré aux angoisses d'une conscience qui cherche sa voie et aux inquiétudes d'un général qui marche contre un ennemi supérieur en nombre. Préoccupé de savoir à quelle puissance céleste il s'adresserait ; il délibéra longuement avec lui-même. Enfin, considérant que ceux qui avaient mis leur confiance dans les dieux avaient péri tandis que son père, qui adorait le Dieu unique, avait prospéré, il se tourna, comme plus tard Clovis, vers ce Dieu qui était celui des chrétiens et lui demanda sa protection.

Et voici comment, au dire des contemporains, Dieu répondit au cri de détresse que poussait vers lui le rival de Maxence. C'est le célèbre historien Eusèbe, ami et familier de l'empereur, qui relate ce qui suit dans sa *Vie de Constantin* :

« Pendant que l'empereur priait avec supplication, un signe merveilleux lui fut envoyé de Dieu. Si quelque autre le rapportait, ses auditeurs le croiraient difficilement. Mais comme longtemps après, le victorieux Auguste me le raconta à moi-même, quand je fus parvenu à son intimité, et me le confirma par serment, qui pourrait le mettre en doute ? Il déclare avoir vu de ses yeux, en plein jour, quand déjà le soleil s'inclinait à l'horizon, le trophée de la croix paraître dans les cieux au-dessus du soleil, avec cette inscription : *Sois vainqueur par ceci*. Cette apparition le frappa de stupeur, ainsi que les soldats qui le suivaient et qui en furent témoins. Il se demanda, m'a-t-il dit, ce que signifiait ce phénomène. Il y pensa

longtemps, puis la nuit vint, et pendant son sommeil, le Christ lui apparut avec le signe qui avait été vu dans le ciel, et lui commanda d'en faire une imitation, pour s'en servir comme d'une salutaire protection dans les combats » 1).

Constantin, ajoute Eusèbe, obéit à l'ordre divin et fit faire à l'image du signe qui lui avait été révélé, la célèbre enseigne connue depuis lors sous le nom de *Labarum*. Elle se composait d'un long manche doré et traversé en haut par une barre qui formait croix. Au-dessus de la traverse il y avait une couronne d'or et de pierres précieuses renfermant les deux lettres qui forment le monogramme du Christ : X P. Ces deux lettres, l'empereur les porta désormais sur son casque. A la traverse pendait un voile précieux aussi long que large sur lequel étaient peints les bustes de l'empereur et de ses fils » 2).

Le récit d'Eusèbe est confirmé dans une de ses parties essentielles par Lactance, qui écrivait en 314, c'est-à-dire presque au lendemain de l'apparition. Lactance, précepteur du fils de Constantin et vivant par conséquent dans l'entourage de l'empereur, est une autorité dont on ne pensera pas à récuser le témoignage. Il n'écrit pas, comme Eusèbe, en historien ; c'est incidemment qu'il est amené, dans son célèbre traité *De la mort des persécuteurs*, à parler des circonstances de la victoire de son maître. Et voici comment il s'exprime :

« Il reçut l'ordre, dans une vision, de faire graver sur le bouclier de ses soldats le signe de Dieu et de livrer ensuite la bataille. Il fit ce qui lui était commandé : la lettre X fut peinte, traversée par une barre dont le sommet était légèrement recourbé, de manière à former le monogramme du Christ. Protégé par ce nom sacré, l'armée tira l'épée pour combattre » 3).

Tel est le récit de nos deux narrateurs. Le fait de la vision nocturne est attesté par tous les deux ; celui de l'apparition dans le ciel a pour garant le serment de l'empereur. Il semble difficile de révoquer en doute de pareils témoignages, si enclin qu'on puisse être à les récuser *a priori* au nom des principes philosophiques dont l'histoire n'a pas à se préoccuper.

Bientôt la victoire se chargea de réaliser les promesses de la vision. Le 28 octobre 312 avait lieu la célèbre bataille qui devait décider des destinées du monde. A environ une demi-lieue au nord

1) EUSÈBE, *De Vita Constantini*, livre I, pp. 28 et 29.

2) EUSÈBE, *o. c.*, l. 1, c. 31.

3) LACTANCE, *De Morte persecutorum*, c. 44.

de Rome, le Tibre, passant d'un côté de sa vallée à l'autre, décrit une vaste boucle comme pour fermer complètement à des envahisseurs le chemin qui mène à la Ville Eternelle. La route, l'ancienne voie flaminienne, franchit le fleuve sur un pont qui s'appelait dans l'antiquité le Pont Milvius et que la population connaît aujourd'hui sous le nom de Ponte Molle. Le tyran Maxence avait massé toutes ses forces au nord du pont, ayant le Tibre sur ses derrières : disposition des plus dangereuses en cas de défaite, puisque les vaincus n'avaient d'autre ressource pour échapper à l'ennemi que de se jeter dans les eaux du fleuve. Dieu semblait avoir aveuglé le persécuteur des chrétiens pour le livrer à son rival. Constantin remporta une victoire complète, où Maxence lui-même périt. Le pinceau de Raphael a immortalisé la scène dans une des stances du Vatican, et le regard chargé de haine et de rage que le tyran, au moment de disparaître avec son cheval sous les flots, lance à son heureux vainqueur semble contenir la suprême imprécation du paganisme expirant à la croix triomphante.

Constantin ne tarda pas à témoigner sa reconnaissance au Dieu crucifié : dès le lendemain de sa victoire, il promulgua un édit qui mettait fin aux persécutions et assurait aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Le texte ne nous en a pas été conservé, mais nous possédons, dans les deux langues classiques, en grec et en latin, celui de Milan que Constantin promulgua le 13 juin de l'année suivante avec son collègue et beau-frère Licinius. En voici le passage essentiel :

« Nous, Constantin et Licinius Augustes, nous étant rassemblés à Milan pour traiter toutes les affaires qui concernent l'intérêt et la sécurité de l'Empire, nous avons pensé que, parmi les sujets qui devaient nous occuper, rien ne serait plus utile à nos peuples que de régler d'abord ce qui regarde la façon d'honorer la Divinité. Nous avons résolu d'accorder aux chrétiens et à tous les autres la liberté de pratiquer la religion qu'ils préfèrent, afin que la Divinité, qui réside dans le ciel, soit prospère et favorable aussi bien à nous qu'à tous ceux qui vivent sous notre domination. Il nous a paru que c'était un système très bon et très raisonnable de ne refuser à aucun de nos sujets, qu'il soit chrétien ou qu'il appartienne à un autre culte, le droit de suivre la religion qui lui convient le mieux. De cette manière, la Divinité suprême, que chacun de nous honorera désormais librement, pourra nous accorder sa faveur et sa bienveillance accoutumées. Il convient donc que Votre Excellence sache que nous supprimons toutes les restrictions contenues dans l'édit précédent que nous vous avons envoyé au sujet des chrétiens et

qu'à partir de ce moment nous leur permettons d'observer leur religion sans qu'ils puissent être inquiétés ou molestés d'aucune manière. Nous avons tenu à vous le faire connaître de la manière la plus précise, pour que vous n'ignoriez pas que nous laissons aux chrétiens la liberté la plus complète, la plus absolue, de pratiquer leur culte, et puisque nous l'accordons aux chrétiens, Votre Excellence comprendra bien que les autres doivent posséder le même droit. Il est digne du siècle où nous vivons, il convient à la tranquillité dont jouit l'Empire, que la liberté soit complète pour tous nos sujets d'adorer le Dieu qu'ils ont choisi, et qu'aucun culte ne soit privé des honneurs qui lui sont dus » 1).

L'Édit de Milan est donc l'acte d'émancipation de l'Eglise chrétienne : elle cessa d'être une proscrie dont l'existence même est un délit, elle vécut désormais libre et honorée, sous la protection d'ailleurs dangereuse du pouvoir public.

Mais l'Eglise n'avait besoin que de la liberté. Dès qu'elle l'eut conquise, elle se tint pour satisfaite, et elle ne demanda pas autre chose à ses néophytes couronnés. Elle n'usa pas de représailles envers ses persécuteurs. Le paganisme n'eut pas de martyrs ; il tomba de lui-même, il s'effondra dès qu'il ne fut plus soutenu par la main de l'État. Si, pour des motifs religieux, il coula encore du sang après l'édit de 313, ce fut du sang chrétien ; par exemple, celui du moine Télémaque, descendu dans l'arène pour mettre fin aux combats des gladiateurs et succombant sous leurs coups. Arrière la légende qui veut que le christianisme victorieux se soit fait persécuteur à son tour ! Ceux qui le soutiennent ne savent pas l'histoire, ou veulent lui faire rendre un faux témoignage.

Ce n'est pas un spectacle uniformément paisible et serein qu'offre cette vaste portion de l'histoire de l'humanité. L'Eglise ne s'appelle pas en vain *militante* ; pour chacun de ses enfants, la vie est un combat, pour elle-même la lutte contre la puissance des ténèbres est une condition d'existence. Et ce sont les vicissitudes de cette lutte toujours renaissante et coupée d'intervalles de paix qui constituent le fond de l'histoire moderne. Sur la haute mer de ce monde, la barque de Pierre a connu les heures sereines où l'alcyon fait son nid sur les flots, et les heures sombres où le matelot désespéré jette au patron ce cri d'alarme : « *Sauvez-nous, car nous périssons* ». Il y a eu des âges où l'Eglise a vu l'humanité confiante faire d'elle l'arbitre de ses destinées, et les têtes couronnées se

1) Trad. G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, t. I, p. 42 ; EUSÈBE, *Hist. eccl.*, t. X, p. 5 ; LACTANCE, *De mort. persec.*, p. 48.

prosterner dans la poussière à ses pieds. Elle en a vu d'autres où sa voix est restée sans écho, où l'ironie et le blasphème étaient la seule réponse des nations à ses enseignements. On peut dire, en jetant tour à tour les regards sur les légions de ses martyrs et sur les hordes de ses persécuteurs, que rien sur terre n'a été autant aimé ni autant haï. Elle a fait des conquêtes merveilleuses et elle a subi des pertes irréparables. Elle a célébré des triomphes pleins de gloire et elle a passé par les épreuves les plus humiliantes. Elle a été entamée par les hérésies, mutilée par le schisme grec, coupée en deux par la sécession protestante, opprimée par l'absolutisme des rois, calomniée par les philosophes et persécutée par les révolutionnaires. Les ennemis se sont persuadés plus d'une fois qu'ils en avaient fini avec elle. Au III^e siècle, ils écrivaient fièrement : *Delcto nomine christiano*. Au XVI^e, ils voulaient être *plutôt Turcs que papistes*. Au XVIII^e, ils se ralliaient au cri d'*Ecrasez l'infâme*. Au XIX^e, ils se vantaient dans leurs loges d'avoir creusé la fosse du catholicisme et d'en avoir approché son cadavre. Au XX^e, ils se flattaient du haut des tribunes parlementaires d'avoir éteint les étoiles qu'il avait allumées dans le ciel de la civilisation. Mais la fréquence même avec laquelle ces espérances ont été formulées montre combien de fois l'histoire s'est chargée de leur infliger d'amères désillusions.

En réalité, les vicissitudes sont comme la condition d'existence de l'Eglise, et son histoire est faite de contrastes. En veut-on un exemple ? Voici les siècles du moyen âge où, à sa voix, l'Europe entière se levait pour aller refouler en Orient l'implacable ennemi du nom chrétien, où elle édifiait les cathédrales et les universités, où elle avait des prophètes comme saint Bernard, des apôtres comme saint François d'Assise, des rois comme saint Louis, des poètes comme Dante Alighieri, des philosophes comme saint Thomas d'Aquin. Assis comme un père au milieu de la famille des peuples, le prince de la paix étendait sur elle ses mains bénissantes, proclamait le jubilé de 1300 et versait sur le monde le trésor des indulgences. Puis, tournez quelques pages et vous verrez une génération de beaux esprits démolir dans leurs livres et dans leurs salons tout l'édifice doctrinal du christianisme, vous verrez leurs héritiers, tirant les conséquences de leur doctrine, proscrire le clergé, fermer les églises au culte pour ne les rouvrir qu'aux prostituées assises sur l'autel, substituer une ère nouvelle à l'ère chrétienne et ramener le christianisme à dix-huit siècles en arrière, aux jours de Néron et de Dioclétien.

Telles sont les scènes qui alternent dans l'histoire de l'Eglise avec une périodicité qui semble devenir de plus en plus rapide avec les années, comme si l'histoire, de même que la nature, obéissait aux lois de la vitesse acquise. Mais au milieu des orages et des bouleversements, une chose reste immobile et immuable : c'est le rocher contre lequel ne prévaudront pas les portes de l'enfer. Assise sur le siège de Pierre, la papauté partage les destinées de l'Eglise et les représente : que ce soit dans les catacombes avec sainte Xyste, au camp d'Attila avec saint Léon-le-Grand, à Cherson avec saint Martin, à Canossa avec Grégoire VII, à Savone avec Pie VI, ou à Fontainebleau avec Pie VII, le même vieillard intrépide et serein est toujours au poste : quand il disparaît, un successeur semblable à lui prend sa place et continue de présider à la direction morale du monde, selon la grande parole de Léon XIII :

... *Leo alter adest qui sacra volentes
Jura dat in populos imperiumque tenet.*

Au surplus, quels que soient les orages traversés, les seize siècles chrétiens sont les plus grands dans l'histoire du monde, les plus beaux, les plus féconds, les seuls où la vie ait vraiment valu la peine d'être vécue, puisqu'elle s'acheminait à la lumière de la vérité éternelle vers le but le plus magnifique qui puisse être assigné à l'âme humaine. Ces siècles, c'est le christianisme qui les a faits. Leur supériorité sur tous ceux qui les ont précédés n'est pas due à quelque mystérieuse supériorité naturelle des peuples modernes, comme celle que Gobineau attribue à la race germanique. Non : s'il est vrai qu'il y a des inégalités dans la famille humaine, ce n'est pas nous modernes, ce sont les Grecs anciens, qu'il faut considérer comme la race la mieux douée de l'histoire. Et si, malgré les avantages héréditaires, que nul ne leur conteste, ils sont, cependant, inférieurs aux nations civilisées d'aujourd'hui, c'est parce que celles-ci sont chrétiennes, c'est parce qu'elles ont fait passer dans leur chair et dans leur sang la vitalité infinie des principes sociaux du christianisme.

Cette supériorité des nations chrétiennes apparaît plus éclatante encore si on les compare avec les autres nations qui sont restées, pour parler avec l'Écriture, assises à l'ombre de la mort. Aujourd'hui encore, tracer sur une carte du monde les frontières du christianisme, c'est tracer celles de la civilisation. « *Chose admirable*, écrit Montesquieu, *la religion chrétienne, qui ne semble avoir*

d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ».

Elle a enseigné à l'homme les vérités les plus essentielles, les seules qu'il lui soit indispensable de connaître pour remplir sa mission ici-bas : elle lui a appris qui il est, d'où il vient, où il va, à qui il doit l'existence d'ici-bas, et à quelles conditions il se garantira celle de là-haut. Elle lui a apporté la Loi nouvelle qui est aussi la loi définitive de l'humanité régénérée : « Aimez Dieu par-dessus toute chose et votre prochain comme vous-mêmes ». Avec ce credo qui a illuminé l'intelligence et ce code qui a ennobli le cœur, elle a régénéré le monde. Elle a créé une famille de nations heureuses et prospères dont tout le reste de l'humanité reconnaît la suprématie. Elle les a assises sur la base désormais inviolable de l'égalité humaine, qu'elle a substituée à la lèpre de l'esclavage antique. De même qu'elle a délivré l'esclave du joug de son maître, elle a affranchi l'homme libre du joug de l'Etat en renfermant celui-ci dans les limites de sa mission et en protégeant contre lui le domaine de la conscience. Elle a embrassé dans un même amour tous les hommes, mais en se penchant avec une prédilection maternelle sur les plus malheureux et les plus déshérités. Elle a rendu la vie humaine sacrée depuis le moment de la conception. Elle a proclamé la famille inviolable en faisant du mariage un lien indissoluble. Elle a donné aux relations entre les sexes une règle d'une noblesse jusqu'alors insoupçonnée. Elle a créé des types nouveaux d'humanité qui sont les saints. Elle a inventé des professions sublimes qui feraient pâlir d'admiration et de stupeur les plus beaux génies de l'antiquité : celles de missionnaires et de sœurs de charité. Elle ne s'est pas désintéressée des misérables déchets sociaux pour lesquels le monde n'a que mépris : elle a purifié par le repentir et par la pénitence les âmes les plus souillées et leur a rendu leur place dans la communion des saints. Elle a pénétré dans le sanctuaire de la conscience individuelle et y a pourchassé jusqu'à la pensée du mal, chose qu'aucune doctrine en dehors d'elle n'a jamais essayée. Le rayonnement de sa beauté s'est manifesté jusque dans le langage, où elle a introduit cet ensemble de notions nouvelles qui ont transformé la parole humaine : charité, renoncement, sacrifice, mortification, pénitence, résignation, tentation, épreuve, édification, vocation, martyre : mots célestes qui n'appartiennent qu'à la langue chrétienne, et qui parfument la bouche qui les prononce. Enfin elle a apporté ici-bas l'idéal d'une civilisation et elle l'a réalisé dans toute la mesure que rendait possible l'opposition acharnée de la puissance des ténèbres.

Le programme du christianisme n'est pas épuisé. Aux amis et aux ennemis qui voudraient voir son ère d'apogée dans les siècles du moyen âge, il convient de répondre avec Ozanam : « Le moyen âge n'a pas achevé l'œuvre de la civilisation chrétienne » 1). Les ruines accumulées par les générations sans foi doivent être relevées. L'ordre doit être rétabli dans l'intelligence humaine grisée par le vin de ses conquêtes et privée du contact avec Dieu. La justice doit rentrer avec la charité dans les relations des classes aujourd'hui armées l'une contre l'autre comme pour une guerre inexorable. La loi de fraternité doit régler les rapports des nations comme elle règle ceux des individus. Enfin la paix promise aux hommes de bonne volonté doit cesser d'être une promesse pour devenir une réalité.

Pour cela le christianisme est indispensable. Il est à jamais l'âme du monde, selon la formule du sublime inconnu qui écrivit au second siècle de notre ère la *Lettre à Diognète* ; il est, comme l'écrivait Taine, la grande paire d'ailes qui élève l'humanité au-dessus d'elle-même, et aucune force individuelle ou sociale ne peut la remplacer. Ceux qui se le figurent sont à tous les âges de l'histoire désabusés par les expériences les plus meurtrières. L'existence du christianisme est pour la société la suprême garantie de la civilisation. Toute l'histoire confirme ces aperçus grandioses. On ne peut concevoir la société parfaite que sous la forme chrétienne. Aujourd'hui comme aux temps de Constantin, c'est vers le christianisme que doivent se tourner les esprits préoccupés de l'avenir du monde. Tous les progrès que l'humanité est appelée à faire encore dans les voies de la justice et de la vérité ne seront réalisés que sous le *Labarum de la Croix*.

GODEFROID KURTH.

1) *La civilisation au V^e siècle*, t. I, p. 71.